

Témoignage anonyme d'un soldat français de l'opération Turquoise : « *Les cadavres qu'on a vu à Bisesero, y'en a qui avaient plusieurs jours et y'en avait quelques-uns qui étaient de la veille* »

Transcription partielle de l'émission « Histoire vivante - Spéciale
Rwanda », diffusée en mars 2014 sur la Radio télévision suisse.

Lien vers l'émission :

<https://pages.rts.ch/docs/histoire-vivante/a-voir/5604193-7-jours-a-kigali-la-semaine-ou-le-rwanda-a-bascule.html>

*

NB. – Les acquiescements de complaisance ont été supprimés.

[Début de la transcription à 01' 11'']

Propos liminaires de Jean Leclerc : Nous avons entendu mardi et mercredi à ce même micro la journaliste Laure de Vulpian nous préciser la nature et quelques-unes des révélations de son enquête intitulée *Silence Turquoise*, relative à l'opération militaire française réalisée au Rwanda à la fin du mois de juin 1994. Cet ouvrage a été co-écrit en compagnie d'un militaire prénommé Thierry. Thierry Prugnaud [Prungnaud], c'est son nom, est un ancien du GIGN, il a participé à l'opération Turquoise. Une opération qui aura propulsé les soldats dans des zones dans lesquelles ils découvriront de leurs propres yeux les innombrables charniers du génocide. Parmi ces soldats, l'un d'entre eux va témoigner ce soir à notre micro.

[02' 07'']

Philippe : Donc, euh, Philippe. J'ai participé à l'opération Turquoise en 94... dans un détachement des forces spéciales. C'est là que j'ai rencontré Thierry. Donc j'ai passé, euh..., deux mois au Rwanda à cette époque-là. Et par la suite après, bah j'ai continué à avoir des relations amicales avec Thierry. Et c'est par son intermédiaire que j'ai rencontré Laure pour apporter un complément de témoignage au..., au livre.

[02' 29'']

Jean Leclerc : Vous avez déjà parlé, euh, à la radio ?

[02' 31'']

Philippe : Jamais.

[02' 34'']

Jean Leclerc : On va commencer par dire merci, alors. Euh..., dans le désordre, parce que... les questions évidemment se bousculent dans ma tête. Euh, j'ai plutôt envie de vous laisser, euh, le manche. Qu'est..., qu'est-ce que vous aimeriez commencer par dire puisque les médias ne vous ont encore pas ouvert la porte. Ou c'est peut-être vous qui avez refusé ? Mais par quoi commenceriez-vous, Philippe ?

[03' 02'']

Philippe : Ben disons que, par rapport aux médias, l'occasion ne s'était pas présentée. Et puis c'était pas dans mon optique d'aller plus en avant que... le témoignage que j'ai pu apporter à Laure. On va dire que c'est l'occasion qui a fait le larron puisque Thierry m'a appelé un jour pour me..., m'exposer le..., le projet de livre qui était, euh..., avec Laure, pour compléter son témoignage, pour apporter mes souvenirs. Par la...

[03' 22'']

Jean Leclerc : A ce..., à cette première proposition, vous avez réfléchi ou réagi vite ?

[03' 27'']

Philippe : J'ai réfléchi et réagi vite, les deux en même temps, puisque, bon, avec Thierry, on est donc ami depuis 94. J'ai une pleine confiance en lui. A partir du moment où il m'a dit que ça posait pas de problème, que c'était « clair » entre guillemets, donc, euh, j'ai accepté d'apporter le..., de compléter son témoignage à lui.

[03' 42'']

Jean Leclerc : Je veux dire par-là que vous pouviez aussi ne pas avoir envie tout simplement de parler.

[03' 48'']

Philippe : Mais je me suis pas posé la question en ces termes. Je me suis pas posé la question de savoir si j'allais à l'encontre, euh, de quoi que ce soit, ni quoi ni qu'est-ce par rapport au Rwanda ou autre. J'y suis allé, on a..., j'ai rencontré Thierry, euh..., chez lui. On a reçu Laure, euh..., le lendemain on allait la chercher à la..., à la gare. Et on a commencé à..., à parler tout simplement, quoi. Y'a pas de..., pas de souci de ce côté-là.

[04' 10'']

Jean Leclerc : Depuis le temps, euh..., que les événements se sont déroulés au Rwanda, il y a eu, euh, depuis – en France notamment, mais pas seulement – des films, des débats, énormément d'approches divergentes, pour ne pas dire violemment opposées. Quand un témoin des événements, comme vous, entend après ce qu'il entend, comment réagit-il ? Sachant que, pendant très longtemps, si je vous comprends bien, euh..., vous étiez dans le silence. A la fois, euh, par obligation certainement – devoir de réserve – mais également parce que les occasions de s'exprimer ne..., ne se présentaient pas.

[04' 53'']

Philippe : Effectivement. Bon les occa..., c'est pas que les occasions se présentaient pas mais... pour repartir, euh, à l'origine, le Rwanda, aussi bizarre que ça puisse paraître par rapport à la..., à la

tragédie que ça a été, le Rwanda pour moi n'a été qu'une mission parmi tant d'autres. On est arrivé au Rwanda, on a fait l'opération, on a fait la mission, on est reparti. J'ai après enchaîné sur d'autres missions. Mission particulière soit, on a vu des choses, euh..., extrêmement violentes, soit, vécu des choses violentes, soit. De retour en France, on tourne la page, on bascule sur une autre mission et tout s'enchaîne. Ce n'est que lorsque... j'ai rencontré Laure et qu'on en a discuté avec Thierry pour le livre que ça nous a replongé dans..., dans les événements, nous..., ressortir tous les souvenirs. Pour tout ce qui était partie polémiques à l'époque, moi j'en avais aucune idée de ce qu'il en était, quoi.

[05' 41'']

Jean Leclerc : Vous ne suiviez pas, au fond, plus que cela le dossier si je vous comprends bien ?

[05' 45'']

Philippe : Non. Non, non. J'entendais, euh..., au..., dans les gros titres quand il y avait, euh, les accusations, les ci, les ça. Mais... sans plus. C'est la..., la finalisation du livre de Laure, quand j'ai lu le livre en entier, que j'ai vu l'enquête qu'elle avait menée où, euh, j'ai pris pleine conscience de ce qui se passait : les accusations, les ci, les ça, les controverses, euh, et autres. Avant, euh..., je ne me posais pas cette question. Ça ne change pas de ce que je pense de notre mission, de ce qu'on y a fait sur le terrain. Y'a pas de souci de ce côté-là...

[06' 12'']

Jean Leclerc : Alors pour qu'on soit, euh, à peu près au clair, faut encore qu'on sache ce que vous en pensiez de cette mission [sourire].

[06' 18'']

Philippe : De la partie terrain proprement dite, l'opération s'est déclenchée, on est parti sur le terrain, on a fait la mission, on est rentré. C'est une mission, purement et simplement.

[06' 26'']

Jean Leclerc : Il est vrai que ces propos peuvent nous étonner, peuvent en tout cas, euh..., étonner quelqu'un comme moi de vous entendre dire : « C'est une mission comme les autres ». Parce que le nom « Rwanda », euh, et ce qui est accolé résonne pour un citoyen lambda, euh, de façon, euh, énorme. Sont accolés forcément derrière un mot comme « génocide ». Qu'est-ce que vous pourriez-nous préciser pour qu'on comprenne..., vous comprenne bien quand vous dites : « Pour moi c'est une mission comme une autre » ?

[06' 53'']

Philippe : J'ai pas dit : « C'est une mission comme une autre ». J'ai dit : « C'est une mission parmi tant d'autres ».

[06' 56'']

Jean Leclerc : « Parmi tant d'autres », pardon.

[06' 57'']

Philippe : J'étais parti en mission avant, je suis parti en mission après. Les missions se sont enchaînées à un rythme assez élevé. Donc c'est pas une mission comme les autres, c'est une mission

parmi tant d'autres. Après on était conscient d'avoir vécu et participé à quelque chose de... extraordinaire, dans le sens le plus, euh, dur du terme, hein – pas extraordinaire, quelque chose de magnifique – puisque ça a quand même été des situations très délicates. Mais après, ben les missions, le..., l'emploi du temps fait que, bah, on part sur autre chose. Celle-là, elle est dans le coin de la tête parce que, effectivement, y'a des images choc. Mais après on embraye sur autre chose et dans d'autres situations, euh..., peut-être plus délicates, peut-être plus dangereuses, peut-être moins dangereuses en fonction des missions. Mais après 94, je m'étais pas reposé de questions sur le Rwanda avant de rencontrer Laure et de reparler de tout ça avec Thierry et elle.

[07' 41'']

Jean Leclerc : Quand vous en reprenez, avec Thierry et avec Laure, qu'est-ce qui n'était pas prévu qui se met à..., dans votre tête ?

[07' 49'']

Philippe : Qu'est-ce qui n'était pas prévu et qui ressurgit dans les souvenirs ou autres ? Dans les souvenirs, ils sont encore présents, y'a pas de souci. Après c'est..., comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est la lecture de l'enquête où, bah, on s'aperçoit de choses diverses et variées. Mais après, moi, je me pose pas trop de questions par rapport à ça. L'enquête de Laure, elle est très bien, elle est approfondie. Elle met en..., en avant certaines choses, qui vont, qui ne vont pas. Ça c'est la partie politique de l'affaire. Ma participation au..., au témoignage de Thierry, c'était parler de ce que nous, sur le terrain, nous avons fait. En dehors du contexte géopolitique qu'il pouvait y avoir. On est arrivé là-bas, on a eu un cadre d'ordres, une mission, on l'a remplie, on est parti.

Diffusion d'un extrait de journal télévisé français sur le début de l'opération Turquoise avec notamment une interview de François Léotard.

[10' 05'']

Jean Leclerc : Philippe, qu'est-ce que ça vous suggère comme, euh..., situation puisque on sent, derrière vos propos que y'a un terme mobilisateur, c'est l'obéissance aux ordres. Y'a pas beaucoup de marges de manœuvre quand on est, euh..., avec ça, quand bien même les ordres que l'on peut recevoir peuvent, euh, vous paraître, euh..., inadaptés à la situation, au terrain ?

[10' 29'']

Philippe : Les ordres qu'on a eus quand on est arrivé ne nous ont pas semblé inadaptés. On arrive, donc, le 22 juin à... Goma. On descend le 23 à Bukavu. Les premières reconnaissances s'organisent sur le territoire du Rwanda. Des reconnaissances à la journée. On rentrait le soir, euh, au Zaïre. Le..., la mission du détachement, des différents détachements, euh..., du COS – les opérations spéciales –, c'était de faire les reconnaissances terrain, d'ouvrir les portes pour les grosses unités qui arrivaient derrière.

Diffusion d'un extrait de journal télévisé français sur l'opération Turquoise.

[11' 45'']

Philippe : Donc les ordres qu'on avait pour mener ces reco étaient entièrement adaptés à ce qu'on a effectivement fait sur le terrain pendant les premiers jours.

[11' 52'']

Jean Leclerc : Ce qui pose, euh..., question, c'est que la lecture, euh, globale des événements tel que se le représente, euh..., je vais l'appeler l'état-major pour, euh..., faire ça d'un mot rapide, est..., est somme toute relativement identique à une partie de ce que pense le personnel politique – je dis bien une partie. Est-ce que ça veut dire que, derrière, les missions qu'on vous donne sont évidemment reliées à cette interprétation des événements ?

[12' 18'']

Philippe : Ouais mais sans y mettre, euh, les éléments, euh, qui sont en ma possession maintenant, euh, après l'enquête de Laure. On arrive, on nous expose une situation militaire. Y'a l'avancée du FPR, y'a les FAR du côté où Turquoise va se développer. Y'a une situation militaire qui est exposée et nous, notre boulot, c'est de faire la reconnaissance de la zone, sécuriser autant que faire se peut la zone pour qu'après les grosses unités arrivent. Donc encore une fois sur les ordres, la situation est..., la situation est claire, elle est limpide.

[12' 46'']

Jean Leclerc : Quand on..., on... – je fais un virage –, quand on vit et on partage et, euh, on a en commun avec un homme comme Thierry, euh, ce que vous avez eu, on imagine que ça soude particulièrement en profondeur.

[13' 01'']

Philippe : Tout à fait.

[13' 02'']

Jean Leclerc : J'aimerais bien entendre... vos mots, là-dessus.

[13' 05'']

Philippe : Sur notre amitié à Thierry et moi ? On rencontre, euh, souvent des gens qui sont pas de nos unités au travers des différentes missions qu'on peut mener puis à la fin de la mission, on se dit : « Ouais, on s'appellera en France, on se recontactera, on se reverra ». Souvent, après, l'emploi du temps fait que on zappe, on passe à autre chose. Avec Thierry, quand Turquoise s'est terminée, les mêmes signes : « On va se revoir », ceci, cela. Et en fait on a prolongé puisqu'on devait se retrouver, euh..., pour le premier de l'an qui a suivi, pour, euh, réveillonner ensemble. Malheureusement y'a eu le... Marignane, où Thierry a été gravement blessé. Donc le réveillon a pas pu se faire. Et, euh, je suis allé le voir sur son lit d'hôpital, euh, début janvier quand il était à peine visible. Et depuis, bah, on était en contact régulier, on se voyait. Et il est venu à mon mariage. Il est mon parrain, euh..., de médaille militaire. On est, euh..., je vais pas dire qu'on est comme deux frères mais, euh, Thierry est une des rares personnes en qui j'ai toute confiance. Il m'appelle, il me dit : « Ecoute, j'ai besoin de toi, y'a ça ». J'arrive... C'est rare... Et inversement.

[14' 06'']

Jean Leclerc : Est-ce que vous pouvez parler, euh..., librement, aujourd'hui, de... – nous revenons au Rwanda –, est-ce que vous êtes liés par un devoir de réserve et quelle est la marge de manœuvre que

nous pouvons avoir dans notre discussion ? Autrement dit, je vais vous poser la question, vous répondrez comme vous pouvez : mais qu'est-ce que vous ne pouvez pas dire ?

[14' 27'']

Philippe : Y'a rien que je ne puisse pas dire dans le sens où y'a rien qui ne soit déjà dit dans le témoignage qu'on a apporté à Laure. Puisque le but était de faire le déroulé de l'entrée au Rwanda jusqu'à la fin de l'opération Turquoise. Ça a été fait avec nos diverses expériences après notamment l'épisode particulier de Bisesero. Après, sur des aspects dont je n'aurais pas le droit de parler sur la mission, y'a pas de..., y'a rien. Moi j'ai apporté mon témoignage plein et entier et... pas de souci de ce côté-là, quoi.

[14' 58'']

Jean Leclerc : Alors Bisesero, c'est évidemment l'un des cœurs de cette énorme enquête de Laure de Vulpian et de votre ami Thierry. Si je vous demande de le..., la raconter, euh, aux auditeurs de la Radio télévision suisse, comment ça se raconte quelque chose comme ça ?

[15' 13'']

Philippe : Ah... Bisesero. Donc le 30 juin 94, donc, on part le matin pour une reconnaissance, euh, qui devait aller..., on est allé, euh, après Bisesero. Il devait y avoir une..., une distribution de biscuits vitaminés pour les enfants, pour les personnes le nécessitant. Et, euh..., pour aller à l'essentiel, on se trouve confronté à un survivant, un Tutsi. C'était le premier qu'on voyait vraiment, en..., en direct, qui se cachait un peu. Ça s'est fait un peu à l'écart la discussion.

[15' 45'']

Jean Leclerc : Tout de suite, euh..., repéré comme étant Tutsi ou il faut un peu de temps ?

[15' 48'']

Philippe : On voyait bien que... il était, euh, entre guillemets « différent » des gens que l'on côtoyait depuis l'entrée au Rwanda, donc depuis une..., une semaine. Et puis il était apeuré, il était en retrait des..., des gens avec qui on..., on était en train de mettre en place la..., la distribution de biscuits.

[16' 02'']

Jean Leclerc : J'entends bien mais « apeuré » veut tout de suite dire Tutsi ?

[16' 06'']

Philippe : Non. « Apeuré » veut pas dire Tutsi. On ne réagissait pas comme ça ! On ne réagissait pas comme ça. Y'avait une situation militaire – dont je vous ai parlé précédemment –, une situation humanitaire. Le but était de porter assistance aux populations en danger. Donc on..., on rencontre ce vieux monsieur, apeuré mais, euh..., par rapport aux gens avec qui on était en train de mettre en place la distribution de biscuits. Il nous explique que c'est pas ici qu'il faut être, c'est plus bas, que ci, que ça, tac, tac, tac, tac. Puis, euh, y'avait une maison qui était détruite juste un peu plus loin, qui venait de cramer. Et puis, ben, il nous..., il nous convainc, il nous fait bien comprendre qu'il faut aller plus bas. Et puis, euh..., là on se trompe de secteur, quoi.

[16' 51'']

Jean Leclerc : Qu'est-ce qui fait que, dans une situation comme ça, on croit la personne ?

[16' 55'']

Philippe : Ah, je sais pas.

[16' 56'']

Jean Leclerc : Ah, on sait pas, ouais.

[16' 58'']

Philippe : Je sais pas.

[16' 59'']

Jean Leclerc : Mais on y va, quoi. Voilà.

[17' 01'']

Philippe : On y va, donc on rend compte au..., au chef de patrouille. Il nous fait comprendre que c'était pas la mission..., là, là, là. Donc le temps que se faisait la distribution et que soit fait ce qui était prévu, là, sur l'emplacement où on était, on arrive quand même à forcer un peu la décision. On pouvait pousser une reco sur la zone...

[17' 19'']

Jean Leclerc : Une « reco », c'est reconnaissance, hein.

[17' 20'']

Philippe : Une reconnaissance sur le secteur, euh..., indiqué par le monsieur. Et puis revenir. Sauf qu'on n'est jamais revenu... On descend. On..., on était, euh, de mémoire quatre ou cinq véhicules. Donc, euh, on était une quinzaine ou une vingtaine de personnes, je ne me souviens plus exactement. Et là..., tout commence. Donc le..., y'avait un jeune qui nous avait accompagné également. On sort des véhicules et on commence à progresser un peu sur la colline qui allait en..., en pente douce. Et on commence à trouver des cadavres. Qui pour le..., jusqu'à présent, c'était fait rare. Rare, pas qu'on les cherchait mais on arrivait sur une situation militaire et humanitaire et pour l'instant, euh, on avait... – on s'en est rendu compte, euh, ce jour-là, hein –, on avait été confronté à plein de faux-semblants avec les..., les gens qu'on rencontrait... dans les villages qu'on traversait.

[18' 17'']

Jean Leclerc : Et dans l'ensemble très peu de cadavres.

[18' 19'']

Philippe : Très peu de cadavres puisque dissimulés. Y'a Thierry, lui, qui avait mis à jour une fosse quelques jours avant. Mais là, Bisesero, on arrive sur la colline, on commence à trouver des cadavres de vieilles femmes..., d'enfants, de femmes et d'hommes. Chronologiquement : ceux qui courraient le moins vite jusqu'à ceux qui courraient le plus vite, en fait c'était ça. Et c'est la colline où ils étaient, euh, pourchassés par les Interahamwe, et qui les tuaient au fur et à mesure, quoi. A coups de machettes, à coups de... fusil ou coups de grenade, enfin... Et là on est sur cette colline et on est au

milieu de tout ça. Quand je dis : « Au milieu de tout ça », on est au milieu, quoi. C'est pas un cadavre par-ci, par-là. Là on est dedans, on y est. Donc on revient, on rend compte. Finalement le reste du détachement va redescendre. On amène le patron, euh..., sur la colline. On l'amène plus en avant. Moi je n'étais pas descendu mais Thierry y était allé, euh, jusqu'à un petit ravin où les..., tous les cadavres étaient en..., entassés en..., en contrebas. Et commencent à arriver les..., les survivants. Et là... Et là on fait ce que tout le monde ferait, hein. Et on fait ce surtout pourquoi on était là : c'est-à-dire on prend en charge. Et ça commence à arriver : et un, et 10 et 20. Et on s'est retrouvé avec, euh..., en fin de journée je sais pas combien y'en avait mais il devait y avoir 400 ou 500 personnes qui étaient à nos côtés, quoi. Plus ou moins gravement blessées... dans un état, euh..., catastrophique. Y'a des gens qui pouvaient pas se déplacer jusqu'à nous, qu'on est allé chercher avec les camions. Moi j'ai le souvenir d'une vieille dame, on savait pas comment la prendre, la porter pour la mettre sur le..., la mettre dans le camion. On avait peur de..., qu'elle se disloque, quoi. Tellement elle était, euh..., c'était..., c'était un..., une mort-vivante, quoi. Donc, euh..., ceux qui pouvaient venir jusqu'à nous sont venus jusqu'à nous par leurs propres moyens. Dans des états des fois pas possible, on se demandait comment ils arrivaient à marcher. On a fait des..., des distributions, euh, des..., de biscuits. Les biscuits qu'on n'avait pas distribués au point précédent. Et on a attaqué les évacuations sanitaires avec les hélicos.

Intermède musical.

[21' 59'']

Jean Leclerc : Evidemment, quantité de questions se bousculent dans ma tête, euh..., à cet endroit de votre récit. Donc je vous les dis dans le désordre : comment sont-ils, eux ? Ils sont... comme vous nous les avez décrits mais ma question porte sur, euh..., leur attitude par rapport à ce qu'ils vivent.

[22' 19'']

Philippe : A rien... Pas de douleur, pas de..., rien. Ils sont vivants. On est là, on les aide, à ce moment-là.

[22' 31'']

Jean Leclerc : Est-ce que c'est à peine compréhensible, ça ?

[22' 35'']

Philippe : Ce jour du 30 juin on se pose pas de questions. Du moment où on met le pied sur la colline et on... découvre les premiers cadavres, jusqu'au lendemain quand on quitte la zone une fois que les..., les légionnaires sont venus prendre notre place, on se pose pas de questions. On fait. On fait. La situation est là, ces gens sont là. C'est eux les vrais héros de Bisesero, hein. Y'a pas de questions à se poser ! On fait tout ce qu'on peut tant qu'il y a à le faire. Tant qu'il y a à le faire, ça finit, euh, la nuit tombée. Bon, c'est la..., la nuit tombe très vite en Afrique mais, euh..., on a dû tout terminer, c'était 22 heures ! 21 heures, 22 heures. Ils étaient déjà regroupés. Donc on a..., on les a sécurisés pour la nuit. Ils avaient déjà rallumé des petits feux, fait, euh..., ce qu'ils pouvaient se faire à manger avec le peu qu'ils avaient. Et ils ont chanté, ils ont dansé pour nous..., ou pour eux, parce qu'ils étaient vivants. Parce que pour eux, ça y est, c'était, euh..., le cauchemar se terminait. Le cauchemar, les poursuites par les gens qui les massacraient.

[23' 40'']

Jean Leclerc : Alors peut-être que... il faudrait que je pose ma question, euh, d'une autre manière : *a posteriori*, quand vous repensez à leur état ou leur expression, qu'est-ce qu'elle vous inspire ?

[23' 52'']

Philippe : Ah du respect.

[23' 55'']

Jean Leclerc : Mais c'est vertigineux ce..., d'être...

[23' 57'']

Philippe : C'est..., c'est hallucinant de voir les gens, ces gens-là dans..., pour certains l'état dans lequel ils étaient, et de les voir vivre ou survivre. C'est hallucinant. C'est..., pffuu. Nous on compte pas à ce moment-là, c'est eux.

Intermède musical.

[24' 40'']

Jean Leclerc : Philippe, vous..., vous disiez : « Une..., une mission parmi tant d'autres ». Mais, je sais pas si c'est cette première image des premiers cadavres ou plus exactement la succession – comme vous nous l'avez indiqué – chronologique des cadavres. Est-ce que ça, euh, en tant qu'homme, en tant que soldat, c'est quelque chose que vous aviez eu, d'une manière ou d'une autre, l'occasion de voir de vos propres yeux avant ce jour-là ?

[25' 03'']

Philippe : De cette ampleur-là, non. Non, ça reste unique, c'est... Heureusement que ça reste unique. Ça n'avait jamais eu lieu, ça n'a... plus eu lieu. Y'a eu cette mission. Y'a eu ce jour du 30 juin. Mais c'est pas quelque chose qui me revient toute les nuits, hein. Malgré, euh..., après être replongé dedans pour la rédaction du livre, c'est en moi, j'ai fait la mission mais, euh..., je me pose pas des questions tous les jours, savoir si je vais mal, ou pas bien, ou ci ou ça par rapport à ce que j'y ai fait et ce que j'y ai vu. Ça reste, c'est normal. Mais, euh, ça va.

[25' 44'']

Jean Leclerc : Il est difficile quand on pose des questions de ne pas risquer de glisser dans l'obscénité et la pornographie. Donc, euh..., n'hésitez pas à me corriger. J'ai pas encore compris si ça prenait du temps de massacrer quelqu'un avec des armes comme celles qui sont utilisées. Parfois j'ai l'impression que c'est extrêmement rapide, par le nombre, en l'espace-temps. Et puis d'autres moments j'ai l'impression que c'est quelque chose qui, malgré tout, est pas aussi, euh..., rapide qu'évidemment l'arme automatique. Ce que je veux dire par-là, c'est..., qu'est-ce que peut-être vous arrivez à imaginer du temps qu'il a fallu pour, euh..., arriver à ce que vous avez vu ? Qu'est-ce qu'il faut comme hommes pour arriver à produire quelque chose comme ce que vous avez eu sous les yeux ?

[26' 29'']

Philippe : Déjà quand il montaient, euh, « au travail » comme ils disaient, ils étaient nombreux, armés de gourdins, de..., machettes, de gourdins avec des clous, etc., etc. Après, euh..., enfin, faut pas longtemps pour tuer quelqu'un, hein. Même avec une machette, ça peut aller très vite. Mais, euh..., après ça pouvait dépendre du nombre de survivants qu'ils trouvaient, euh..., combien ils étaient eux mais... Les cadavres qu'on a vu à Bisesero, y'en a qui avaient plusieurs jours et y'en avait quelques-uns qui étaient de la veille. Donc en fait c'était répétitif. Ils chassaient, ils chassaient tous les jours et puis tous ceux qu'ils trouvaient ils les..., ils les massacraient. Avec après, derrière, un malin plaisir à..., à... mettre en scène certains cadavres. On a vu des cadavres qui ont été coupés tous les..., à chaque articulation puis étirés comme ça sur, euh, 2,50 mètres.

[27' 21'']

Jean Leclerc : Mis en scène, donc.

[27' 22'']

Philippe : Mis en scène, euh, oui, oui. On a vu une maman éventrée avec, euh, son petit coupé en deux posé sur son ventre. Donc non seulement y'avait des tueries mais après y'avait, euh..., je sais pas quel plaisir morbide ils trouvaient à ça mais, euh... Donc on a vu des cadavres dans des positions, euh..., inadéquates.

[27' 44'']

Jean Leclerc : La vue de ce que ce vieil homme vous a amené à découvrir et du coup le changement, euh..., la correction que ça vous fait faire dans votre cerveau sur, euh, qui sont les victimes et qui sont les..., les coupables. En gros les gens, euh..., pour le moment à qui vous vous étiez, euh..., adressés étaient, pour le dire de manière courte, de fieffés menteurs qui vous menaient, euh, en bateau sur de fausses pistes. Qu'est-ce que ce jour-là change pour vous sur le terrain ?

[28' 13'']

Philippe : Le lendemain de Bisesero on change de secteur, on va plus en avant. Là je parle pour moi et Thierry bien évidemment. Mais c'est pareil pour tous les autres, euh, personnels du détachement. On est plus dupe de ce que nous disent les autorités qu'on peut rencontrer ou les gens qu'on peut rencontrer dans les villages. Après Bisesero, on a continué à sauver des gens, à récupérer des gens. On nous remet des petits papiers, on va récupérer les gens de nuit, on les met dans des caisses en bois pour pouvoir les ramener, euh..., en toute discrétion jusqu'à notre cantonnement pour après les..., les amener se faire soigner, être pris en charge dans des camps. Après on sait quelle est la situation dans laquelle on évolue, lors de nos reconnaissances. On voit les choses différemment. On se détache de ce qu'on peut nous... dire, au niveau des autorités locales que l'on rencontre. Et on va surtout beaucoup plus en avant pour creuser, euh, les informations que l'on peut recueillir, pour, euh..., pointer du doigt ce qui a pu se passer là ou là, récupérer des gens.

Diffusion d'un extrait de journal télévisé français sur le sauvetage des rescapés de Bisesero par l'armée française.

[29' 59'']

Philippe : On a récupéré après Bisesero..., on a dû récupérer, je ne sais pas, encore une trentaine ou une quarantaine de personnes..., petit à petit pendant les patrouilles ou alors le soir on allait les..., on allait les chercher. Des gens qui étaient cachés dans des bananeraies ou par des Hutu qui les avaient

pris sous leur protection, parce qu'il y a quand même eu des Hutu qui ont sécurisé le..., quelques Tutsi. Et par leur intermédiaire on a pu les récupérer.

[30' 20'']

Jean Leclerc : A leurs risques et périls, hein.

[30' 21'']

Philippe : Ah tout à fait ! Tout à fait. Puisque des Hutu, euh, modérés ont également subi la vindicte.

[30' 28'']

Jean Leclerc : Mais je vous entends répondre avec précision. Mais comme si, euh..., l'affect ne devait pas rentrer en ligne de compte. Or, je peux imaginer que, comme tout humain, quand on a l'impression de s'être fait mener en bateau, tromper, y'a quand même quelque chose d'affectif qui tremble ou qui bouge à l'intérieur de soi..., ou intelligemment et collectivement tous vos efforts et vos énergies sont tournés vers la meilleure efficacité possible et vous ne vous encombrez pas de mauvais sentiments ?

[30' 58'']

Philippe : La colère..., trompé et roulé par les gens qu'on... rencontre depuis qu'on est sur le théâtre. De la colère froide.

[31' 08'']

Jean Leclerc : Elle ne peut pas s'exprimer cette colère ?

[31' 10'']

Philippe : Elle peut pas s'exprimer. On va pas aller voir le bourgmestre du prochain village que l'on va traverser et puis, euh..., puis...

[31' 17'']

Jean Leclerc : Faire ce qu'on aimerait faire.

[31' 18'']

Philippe : Pas faire ce qu'on aimerait faire mais, euh..., lui expliquer la vie. On sait très bien qu'il va nous faire les mêmes réponses que les gens qui nous les faisaient une semaine avant et qu'il s'est passé la même chose dans son village que dans les autres villages qu'on a traversés la semaine d'avant et qu'il y a eu aussi des massacres dans son village. Ces gens qui sont responsables des situations que l'on découvre, notamment Bisesero, sont les mêmes qui, le 23 juin quand les premières reconnaissances se font sur le territoire rwandais, nous acclament comme, euh..., la 2^{ème} D.B. a été acclamée à la Libération de Paris, quoi. On arrive en sauveurs. Et là on rentre au Rwanda, on est..., les drapeaux français ceci, cela. Pffuu. Heureusement qu'on est là, heureusement qu'on est venu, il était temps. On sent un sentiment de fierté.

Diffusion d'un extrait de journal télévisé français sur le début de l'opération Turquoise.

[32' 18'']

Philippe : Après le 30... juin – on va plutôt parler du 1^{er} juillet puisque là on quitte Bisesero, on va dans un autre secteur –, là, oui, on se sent, euh..., trompé, floué, euh, ridiculisé même, par ces gens-là qui nous acclamaient une semaine avant. Ça nous fait prendre plus de recul par rapport aux gens que l'on rencontre. On n'était plus, euh, dupe de ce qui nous était annoncé et on savait, euh..., plus clairement quoi chercher et où le chercher. Mais quoi qu'il en soit, on a... sauvé des Tutsi, récupéré des Tutsi. Mais on se posait pas la question en terme d'ethnie. Les gens qui avaient besoin d'être, euh, sauvé, qu'on pouvait prendre en charge, sécuriser et, euh..., amener dans des camps, on le faisait. On se posait pas la question Hutu-Tutsi, Tutsi-Hutu, on prend qui, on prend quoi, non. La suite des événements, une fois qu'on a eu ouvert les yeux, on a continué à préserver les populations en..., en danger. Y'avait quelques Hutu, y'avait beaucoup de Tutsi. Puisqu'on était dans une zone, euh, hutu, donc forcément, c'étaient les Tutsi qui étaient traqués et, euh..., et abattus. Mais toutes les personnes qui étaient en..., en danger immédiat, de mort, d'être massacrées ou autre, on les prenait sous notre responsabilité, on les sécurisait... sans problème.

[32' 32'']

Jean Leclerc : Vous restez combien de temps, euh, jusqu'à quelle période au Rwanda ?

[33' 36'']

Philippe : Deux mois : 22 juin-22 août.

Diffusion d'un extrait de journal télévisé français sur la fin de l'opération Turquoise avec notamment une interview de Jean-Claude Lafourcade.

[34' 40'']

Jean Leclerc : Est-ce que vous êtes retourné, après, au Rwanda ?

[34' 42'']

Philippe : Non.

[34' 44'']

Jean Leclerc : Est-ce que ça ne s'est pas présenté... ou, euh..., ça a été un choix ?

[34' 49'']

Philippe : Ça ne s'est pas clairement présenté.

[34' 51'']

Jean Leclerc : Ça se serait présenté ?

[34' 53'']

Philippe : On avait..., on a toujours un projet avec, euh..., Laure et Thierry de retourner tous les trois là-bas et de refaire le..., l'itinéraire qui a été le nôtre avec Thierry pendant les..., les trois premières semaines de l'opération.

[35' 05'']

Jean Leclerc : Y'a, euh, parmi les innombrables histoires qui, euh, peuplent ce récit, y'a celle de l'infirmière Bernadette et du traumatisme *a posteriori* que son corps va éprouver.

Diffusion d'un extrait de reportage de Laure de Vulpian sur le calvaire de Bernadette.

[47' 18'']

Jean Leclerc : Comment vous avez, euh..., vous, euh..., interprété ou apprécié ce qui est arrivé à Bernadette ?

[47' 27'']

Philippe : Bernadette on l'a..., donc on l'a récupérée. Elle a..., elle a travaillé avec nous, avec le doc... lorsqu'on était après, euh..., du côté de Gikongoro. Après j'ai découvert la suite de son histoire, euh..., par les nouvelles qu'en avait Laure et parce qu'elle l'a retrouvée. Elle l'a revue. Donc j'ai su après, euh..., sa vie et les séquelles tant physiques que psychologiques qui sont les siennes. Bernadette c'était, euh..., à Karama, c'était notre petit rayon de soleil, notre petite infirmière. Parce qu'elle était vivante, parce qu'elle était avec nous, parce qu'on avait l'impression qu'elle reprenait vie. Et en fait ça a été un..., une étape, un passage pour elle. Puis après ça s'est beaucoup plus compliqué par la suite.

[48' 14'']

Jean Leclerc : Quand on a... C'est pas à vous que j'apprendrai qu'il y a des syndromes post-traumatiques, et les gens qui ont votre expérience sont évidemment, euh..., parmi ceux auxquels on pense en terme d'exposition. Est-ce que ça fait partie des choses auxquelles vous pensez, auxquelles vous réfléchissez, ou pas ?

[48' 33'']

Philippe : Non... Non.

[48' 35'']

Jean Leclerc : Est-ce que vous en gardez beaucoup dans l'émotionnel à l'intérieur de vous ?

[48' 40'']

Philippe : Non puisque on a énormément discuté avec, euh..., Laure et Thierry. Première rencontre : on est..., on a dû rester enfermé, euh..., une journée et demi, je crois, chez Thierry à discuter. On a passé une journée et demi, euh..., au pays des mille collines. Et on est resté une journée et demi au Rwanda, quoi, à en discuter. Ça a fait ressortir déjà tous les souvenirs, recalé et tout avec Thierry, ça été un peu la vidange. Et puis au fur et à mesure, donc, le..., on en a énormément discuté. On a passé beaucoup d'heures à parler de tout ça, à revenir sur les événements, sur les détails. Et peut..., ça a peut-être été une thérapie... C'était bien de pouvoir en parler, c'est vrai. Mais c'était pas..., ou alors c'était pas encore ressorti. Mais bon, ça faisait déjà plus de 10 ans que c'était fini quand, euh...

[49' 23'']

Jean Leclerc : C'est très court 10 ans.

[49' 24'']

Philippe : C'est très court 10 ans, même 20 ans puisque là on est bientôt à 20 ans du..., du génocide. Quand on regarde en arrière, ça veut dire que ça va bientôt faire 20 ans, c'est..., c'est rien, quoi.

[49' 34'']

Jean Leclerc : Vous avez déjà fait beaucoup sur place, euh, Philippe, en compagnie de Thierry pour les gens. Mais, euh..., quand on est, euh, comme ça, euh, entouré d'une si grande surface désespérante, j'imagine qu'y a des horizons qui se profilent : celui du découragement absolu face à l'espèce humaine, celui au contraire de vouloir, euh..., entreprendre encore plus et faire encore plus de bien. Euh, dans quelle zone vous trouvez-vous, vous ?

[50' 03'']

Philippe : Hum..., la désespérance humaine. Euh..., moi, aussi bizarre que ça puisse paraître, Bisesero j'en tire un..., un énorme espoir... des survivants qu'on a vu à ce moment-là. Voir jusqu'à quel point un être humain peut subir, subir, subir, s'accrocher à la vie, s'accrocher à la vie, s'accrocher à la vie, puisque là..., on les a vus ces gens-là. C'est, euh..., quelle leçon..., quelle leçon. Et de l'autre côté, voir jusqu'à quel point le..., un être humain peut descendre et s'abaisser, accomplir ce qui a été accompli, euh, les massacres qui ont été accomplis à Bisesero. C'est à l'opposé de l'énorme espoir suscité par les..., les survivants qu'on a récupérés.

[50' 46'']

Jean Leclerc : Mais comme votre réponse vous fait mettre, euh, un pied sur deux rives qui sont particulièrement à l'opposé l'une de l'autre, quel risque prenez-vous ?

[50' 53'']

Philippe : Je prends la..., je prends la..., je prends la rive de l'espoir... Sans hésitation. Au niveau humain on a quand même un raccourci temporaire et géographique sur cette colline de Bisesero qui est quand même énorme. On a ces survivants qui sont là, qu'on prend en compte, qu'on sécurise, qu'on évacue pour certains – les plus blessés. Et pendant qu'on faisait ça, y'avait les génocidaires, une partie d'entre eux, qui étaient sur une colline en face de nous, qui attendaient qu'on parte pour courir après les survivants qui étaient arrivés sur la colline. Et on a les deux extrêmes des deux côtés. Mais on se pose pas la question à ce moment-là. Y'a les génocidaires d'un côté. Nous, y'a notre situation humanitaire. On est là. Ça on y repense le lendemain, quoi.

[51' 37'']

Jean Leclerc : Et à quoi ça ressemble un génocidaire ? C'est descriptible ?

[51' 42'']

Philippe : Non... Ça peut être vous, ça peut être moi, ça peut être n'importe qui en fonction de la situation. Prenez un génocidaire du Rwanda, vous prenez les responsables des..., des génocides en..., en Bosnie, ils ont quoi de commun ? A part être génocidaires ? Sinon, pffuu.

[52' 00'']

Jean Leclerc : Ils ont rien de particulier.

[52' 01'']

Philippe : Non. A un moment ils en arrivent à faire certaines choses.

[52' 06'']

Jean Leclerc : Ils partent « au travail », quoi.

[52' 08'']

Philippe : Ah oui. C'est le terme qu'était employé, ouais. Ils parlaient « travailler ». Embrigadés par les..., les responsables locaux, euh, tout ça. C'était le paysan du coin qui d'un seul..., du jour au lendemain s'est rendu..., enfin du jour au lendemain. Surtout avec la massue puis qui va machetter, euh..., son voisin de 20 ans mais qui est pas de la même ethnie que lui. Pourquoi, comment... est-ce que ça a été mis en place ?

[52' 32'']

Jean Leclerc : Cette question elle est..., elle est reliée à ce que, euh, l'on disait précédemment sur les deux rives entre le..., le découragement et l'espoir. Cette part de l'homme capable..., enfin de l'humain, capable d'accomplir ça, est-ce que ça se met dans la simple catégorie de l'irrationnelle, par défaut ? Ou est-ce que vous avez...

[52' 52'']

Philippe : Je n'ai aucune réponse à ça, hein. Par contre sur la rive opposée, s'accrocher à la vie, oui. Oui, ça va dans la case... « la vie », quoi.

[53' 01'']

Jean Leclerc : Et sur le terrain, est-ce qu'on a des moments de... – je sais pas peut-être avec Thierry ou quelqu'un d'autre –, est-ce qu'on a des moments d'échange là-dessus, euh..., parce que forcément, on ne peut pas se poser des questions, euh..., une fois qu'on a terminé l'action et...

[53' 14'']

Philippe : On va pas si loin dans le..., dans le questionnement. Après on reste dans le déroulé de la mission, euh..., la situation reste « la même » entre guillemets. Sauf que nous on a ouvert les yeux. On se pose pas la question de savoir lui pourquoi il est génocidaire, pourquoi ci, pourquoi ça, euh..., lui il est rescapé. On est dans le feu de l'action, on..., on se posait pas de questions. Tous les soirs quand on s'est couché après avoir, euh, sécurisé tous ces gens qui chantaient, qui dansaient encore. On se posait pas de questions. Le..., satisfaction du devoir accompli, satisfaction d'avoir fait ce qu'on a fait à ce moment-là, on se posait même pas la question. C'était fait. Ces gens-là étaient sauvés. Point barre...

[54' 01'']

Jean Leclerc : Ben en tout cas merci d'être venu au micro d'« Histoire vivante ». Pardon, c'est un simple mot mais, euh..., il est franc et sincère et je pense que ceux qui... nous écoutent et vous ont

entendu doivent certainement, euh, avoir envie de vous dire ce mot-là. Donc, euh, au nom d'eux et de moi-même, on vous dit merci.

[54' 16'']

Philippe : Mais c'est moi.

[Fin de la transcription à 54' 17'']